

# I

On s'attendait à un garçon, ce fut une fille.

Elle vint au monde, une fin d'après-midi d'orage, les yeux béants sur l'univers.

Les gants glacés de caoutchouc, l'éclairage blanc et violent, la rudesse avec laquelle on l'avait saisie pour recevoir sa première claque sur les fesses n'avaient rien d'hospitalier. Ça vous fait respirer, paraît-il, ça vous secoue ; un avant-goût des ballottements de l'existence.

En sortant, elle lâcha ce cri de quelqu'un qui ne veut pas.

À présent, la maternité résonne des rires de fin de journée d'infirmières à bout de force, soulagées et ravies d'en finir. De petits éclats de voix chicaneuses se répercutent dans les couloirs. Les talons de pas pressés talochent le carrelage, d'une lourdeur propre aux corps épuisés de besogne. Par une fenêtre laissée ouverte, les moiteurs de septembre s'amalgament aux âcres effluves de formol, de serpillières trempées d'eau de Javel.

Le ciel éclate de déchirures fulgurantes, la pluie en grosses gouttes chaudes apporte son parfum d'humus, percute l'asphalte comme les vitres.

La nuit s'installe. Le calme des couloirs depuis le départ de l'équipe de jour n'est rompu que par le grondement du tonnerre, et le vagissement des nourrissons braillant sur leur fortune ; cette pressante nécessité des nouveau-nés.

Un brutal fracas de l'orage réveille l'enfant. Elle s'agite avec tant d'énergie. C'est une reptation du corps, une volonté de se mouvoir, de trouver une issue. Elle parvient, en saisissant le drap

de toutes ses jeunes forces, à coincer sa tête entre les barreaux du lit. Ses réclames aiguës alertent le personnel de nuit qui accourt pour constater sa position audacieuse ; et sa mère baignant dans son sang.

Le médecin est parti. Une infirmière-chef plantureuse, en sueur, les bras chargés de pansements et autres dérivatifs à l'hémorragie, arrive en grondant. « Jamais là quand on a besoin d'eux. ».

On s'affaire avec diligence pour éviter à l'enfant d'être orpheline. Dans l'odeur tiède des linges ensanglantés, la mère résiste à la froideur de l'extinction. Les cris de sa colombe l'ont peut-être ramenée à plus de devoirs. Le sang s'est arrêté de couler.

Le visage rubescent de colère de l'enfançon s'éclaire soudain d'une contorsion radieuse. Les infirmières stupéfaites par cette enfant singulière, riant aux étoiles, la saisissent vivement et entament une tournée triomphale des services. Pour chacune, elle a sauvé sa génitrice.

Le véhicule du père est tombé en panne sous la pluie au milieu du bois de Vincennes. Un taxi déboule dans une des allées, là où les voitures se font plus rares. Arrivé à la maternité de Port-Royal, il apprend le sexe de l'enfant. Depuis son adolescence, son père l'a toujours entretenu dans l'importance que le premier soit un garçon. Plus préoccupé d'avoir laissé sa voiture sur le bord d'un chemin, il n'entre pas dans la chambre ; après tout, ça n'est qu'une fille. Juste un coup d'œil par la vitre. Aller saluer les beaux-parents est inutile. Il faudrait encore parler, expliquer la panne, écouter les suggestions éclairées du beau-père Loizeau, les mises en garde chiffonnées de la belle-mère. On verra ça plus tard. Il file sous l'averse.

Les Loizeau, endimanchés, le visage guilleret, ont patienté

tout l'après-midi dans la salle d'attente, leur panier chargé de fleurs et de layette blanche. Peu au fait des suites laborieuses de cette naissance, car aucune infirmière n'a trouvé l'utilité de les alarmer, ils s'apprêtent à partager pain et jambon quand on les invite enfin à aller embrasser leur fille. On leur révèle à voix basse le drame évité de peu. Forts de ce préambule, ils se penchent avec une prudence émue au-dessus de l'enfant.

Le clan paternel Juhel, qui signifie en breton « seigneur généreux », rayonne quant à lui par son absence.

seur. D'un conformisme radical et négationniste, il fréquente un ordre occulte. Gaston, fervent de nouveautés, se flatte de l'avoir comme compère et soupire d'appartenir à cet ordre.

Le jour de joie des enfants, un jeudi après-midi, Gaston pousse Louise devant lui dans la chemiserie ; une boutique vétuste imprégnée de sèches odeurs d'étoffes mêlées à d'insolites senteurs d'oliban. Le pernecieux dessein de Gaston consiste à diviser la fille de la mère à l'aide d'occultes manipulations de ce magnétiseur. Un entendement des deux hommes vers cette petite fille au diable Vauvert de la laideur. L'instrumentalisation de l'enfant. Il s'est déjà entretenu avec l'homme, qui a le sachet de friandises généreux dont elle se gave. Il la trouve jolie et vante la douceur de ses cheveux en les caressant. Il retient doucement sa tête à deux mains. Louise devient si légère, si engourdie, si hors de tout, happée et confiante entre les mains de l'envoûteur. Il murmure posément à son oreille des suggestions, des incitations. « Vas-tu haïr ta mère au point de lui souhaiter sa mort ? ». Elle ressort de ce lieu, transformée. Après les visites chez le rebouteux, Louise sent un point à la base de la nuque. C'est le point sensible du crâne dont il se sert pour endormir ou influencer les sujets.

Elle traîne en rentrant de l'école, indifférente à l'heure, s'arrêtant devant les vitrines de jouets ou au jardin. Un soir où Louise rentre tard, Martha la secoue en demandant des explications. La fillette se plante devant sa mère et lance avec un visage d'ange craintif « Salope ! », pour elle, une cabriole. Elle a dépassé les bornes ; la mère décroche du mur la cravache qui sert aux chevaux et la poursuit à travers l'appartement. Elle aussi a été battue au temps d'un Émile robuste et vigoureux. Elle a ce modèle.

« Je vais te dresser ma fille », dit-elle à Louise qui la fait courir

## XVII

Avant de s'endormir tout à fait, Louise suit sous ses paupières closes, des ombres blanches, des visages inconnus qui s'approchent en grossissant, disparaissent en tournoyant. Les globes oculaires en mouvement traquent ces formes qui s'éloignent, impossibles à saisir. Parfois, ces faces blanches s'éparpillent en éclats lumineux. Un visage tordu à la bouche simiesque se délaye dans la nuit.

Au vacarme du camion des « boueux », telle une bête qui grogne dans le lointain, Louise sait que l'heure du lever est proche. Ce chahut de poubelles infectes lancées sur le trottoir se rapproche le long de la rue et annonce inexorablement un nouveau jour, le retour de l'agitation, l'arrivée de Martha ; elle soulève l'édredon et signifie à Louise de se lever. Cette vilaine contrainte de devoir braver le froid du matin sur ce trajet d'école qui n'en finit pas, l'idée de devoir une fois encore dans ce quotidien scolaire rejoindre la triste cohorte résignée des élèves de l'Élémentaire, affronter les autres, la classe, lui donnent la nausée. Il n'est que de se savoir acheter un pain au chocolat, car c'est vendredi, pour le déguster par les rues, qui l'incite à se lever.

Elle découvre sur la route de l'école, à l'automne frais et brumeux, le plaisir de traîner ; de cueillir les dures châtaignes, de frôler les crosses roussies des fougères. L'hiver, sur les chemins durcis par le gel, dans le sombre, elle s'attarde. Parfois, elle suit de son doigt la lisière des cimes d'arbres sur le ciel anthracite, face au levant ; attendant la lueur du jour naissant déchirer la

nuit au pourtour des branches. Au printemps, elle musarde dans les sentes, dans les fourrés, cajole son isolement. Elle est seule à découvrir le mystère des matins. Elle peut rester ainsi de longs moments dans cette émergence native à fixer l'invisible, sans pensée, sans rien. Un vertige de plaisir la saisit devant sa propre solitude. Elle se sent lui appartenir et en être la maîtresse.

Les mêmes odeurs d'eau de Javel des cantines anémiques, d'encaustique des fins d'années raniment sa nostalgie de ne plus serrer chaque matin son Africaine fille de roi et sa petite boiteuse. Son humeur grogneuse certains jours n'incite pas à la sympathie des autres. Les filles n'aiment pas son regard froid. Elle est toujours seule à présent, elles l'écartent de leurs jeux. « Va-t'en, débrouille-toi toute seule ». « Elle est moche ta robe ». Louise est perdue dans la grande forêt hostile des autres. Mais les autres, elles, ne savent pas que d'être seule commence à lui plaire. Elle parle peu, soit avec réserve quand le doute s'installe, soit avec ardeur quand elle estime avoir raison, qu'une injustice se profile. Elle s'arrange toujours à ce que son classement mensuel soit médiocre afin d'être au fond de la classe. Elle garde une voie du Milieu quant à ses notes pour ne pas être près du tableau. Juste passer inaperçue et ne pas être la dernière de la classe, l'affront ultime auprès des autres. Les dictées, la lecture à haute voix ont sa préférence, ainsi que les rédactions qu'elle rédige avec beaucoup d'apaisement, malgré l'indifférence de la maîtresse qui lui reproche d'être hors sujet, car là, son imagination se débride. Outre les films qui l'entraînent dans des représentations mentales, les menaces de Gaston et les pleurs de Martha suffisent à eux seuls pour peupler son univers de mots. Cette mise au monde des mots, élixir de toutes les délivrances. Le calcul mental relève du cauchemar éveillé ; à force d'empaler en elle les mathématiques, ils ont tous réussi à l'en déguster

lettres, un début d'envie peu envahissant. Mais le « Ah non ! il fallait y penser avant » exaspéré de la mère en contrarie l'ébauche. Louise cherche des yeux un endroit derrière l'église où elle pourrait s'arrondir, mais on y entre déjà. Malgré le printemps installé depuis un mois, elle grelotte dans son gilet comme une hirondelle sous sa plume.

Presque tout Caen est réuni sur le parvis de la cathédrale Saint-Pierre. C'est une intronisation pour certains et une fête pour d'autres où l'on montre ses beaux habits, fiers, au bras de ses parents, des parents plus contrits que l'abbé. Les mères, hautaines, de circonstance, tiennent d'une main ferme contre elles leurs garnements, et de l'autre sous la brise printanière leur chapeau à rubans ; les robes se gonflent, les carrosseries des voitures scintillent au soleil ; les impétrants arborent des mines pénitentes ; Gaston sa vanité de commerçant ; Martha sa discrétion de femme au foyer qui évite les regards des connaissances de bar, car *Les Touristes* sont en face de l'église ; et comme pour se racheter à ses propres yeux, serre de près ses deux enfants, en mère responsable.

Une fois dans la nef, l'exigence vitale de Louise semble se contenir, car les chants sont beaux et l'affaire magistrale. Le rituel rabâché pendant la retraite de communion est récité sans accrocs. Quand le moment vient d'aller avaler l'hostie, le tenace besoin organique maintenu en position assise se réveille. Se dirigeant vers l'autel, c'est avec un sentiment de satiété et d'impunité que Louise lâche son ventre ; elle accueille l'humide chaleur bienfaisante qui inonde ses cuisses et sanctifie les dalles de l'église. Par chance, elle est la dernière de la procession. Martha réalise la catastrophe. Louise se retourne vers sa mère, et de la voir cacher son rire dans ses mains la tranquillise. C'est avec un sourire angélique qu'elle reçoit l'offrande christique, qui fond

dans sa bouche avec ravissement, *Ô Salutaris Hostia*.

En retournant à sa place, elle évite la petite traînée humide qu'elle a commise. Sa culotte est tiède et trempée. Gaston s'étonne des ricanements de Martha. Il a été élevé dans les principes de l'église, et de rire pendant l'office le contrarie. Il est satisfait que sa fille ait communiqué, c'est cela qui importe. Louise n'est pas le moins du monde embarrassée par ce déversement incongru. Aucune gêne, aucune peur du blâme. Les autres communicants n'ont rien vu. D'ailleurs, on n'en parla pas. Flore de sa gaieté rabelaisienne aurait bien ri : « Tout de même ma p'tite délurée, pisser à l'église ! ».

L'assemblée réunie au repas de communion ne manque pas de poser l'énigmatique question « Alors ma p'tite Louise, que feras-tu plus tard ? ». L'injonction la plus nébuleuse qu'un adulte puisse poser à un enfant dont la principale préoccupation n'est pas « plus tard », mais bien « maintenant ». Plus tard, mais qu'est-ce que c'est plus tard... elle est ici, comment savoir ce qu'elle fera dans... alors, pour faire plaisir, car Louise adore faire plaisir, que la jolie médaille en or lui plaît et que le gâteau est délicieux, qu'on lui a même permis une goutte de champagne, elle répond pour satisfaire l'assemblée.

« Bonne sœur... Heu... non... danseuse ! ».

Cela les fait rire. Cela n'est pas sérieux pour eux. Cela l'est beaucoup plus pour elle.

Coutumière des demandes à brûle-pourpoint, certains matins, elle saisit ses parents au saut du lit, ou sa mère, dans la cuisine, occupée à des choses autrement plus essentielles que sa question.

« Maman, on était où avant de naître ? qu'est-ce qu'on devient après la mort ? ».

Marylin Monroe vient de mourir, rien ne peut distraire



## XXIII

Une vague permissive déferle de toute part. On sent venant d'outre-Atlantique un souffle déluré, et l'Angleterre si proche, avec ses Beatles et ses Rolling Stones.

On a balayé les rues encombrées de pavés et de carcasses de voitures calcinées. On a passé l'éponge sur les intrépides révoltes juvéniles. Mais le coup de scalpel a été plongé dans la vieille chair des idées reçues. Surgit une pensée neuve et désormais prête à ne plus jamais se laisser bâillonner.

Puisqu'elle a ses règles, qu'elle est soi-disant une grande fille maintenant, elle va leur montrer de quel bois elle se chauffe.

Elle reçoit dans sa boîte aux lettres les revues *Salut les Copains* et *Mademoiselle Âge tendre*, auxquelles Martha l'a abonnée. Beaucoup de jeunes filles rêvent de ressembler à tous ces mannequins filiformes, tout en se gavant de cochonneries en tournant les pages des revues. Louise s'informe surtout sur l'actualité musicale et les vêtements que l'on porte. Elle a lu dans un journal féminin que l'on peut être émancipée à partir de l'âge de 16 ans. Quand elle en parle à Martha, c'est comme si la fin du monde était proche.

« T'émanciper ? Tu peux t'fouiller ma fille.

— Mais je sais me débrouiller !

— Tu ne connais rien de la vie. J'te connais, tu ferais n'importe quoi.

— J'te connais, j'te connais... », soupire Louise.

*Tu connais quoi de moi, maman ? Tu n'as jamais pris le temps de me connaître, tu as Ta Louise, c'est tout,* pense-t-elle. Inutile d'y

Peut-être va-t-elle en partant pour de bon faire voler en éclat un équilibre, même bancal, édifié depuis des années par sa mère. Une femme sans moyens réels, avec peu de connaissances, juste celles de son intuition, de son vécu, et de son amour indéfectible pour sa fille, malgré ses injustices. Elle n'avait pas eu, elle non plus, le bon mode d'emploi... il n'y en a pas.

Elle revient à la maison de sa mère. De revoir après deux jours de découvertes, de connaissances, de musique, de rires et d'éveil cet immeuble d'une morosité à se pendre, elle est résolue à ne plus y vivre.

Lucien est seul à jouer dans sa chambre. Son petit frère, elle l'aurait bien emmené si elle avait pu. Qu'il apprenne avec elle que la vie n'est pas ce que l'on croit. Mais ce scénario n'est pas concevable.

Elle commence à rassembler dans un grand sac ce qui lui reste à emporter, afin de ne rien laisser d'elle. Deux ou trois livres édifiants qui apprennent que rien dans la vie n'est irrémédiable, ses 33 tours trépidants.

Les minutes qui s'écoulent lui font prendre en considération la pleine mesure de sa décision. Elle va quitter un lieu où on l'a nourrie, aimée, malmenée parfois. Et ce jeune frère, qui ne semble pas plus que cela soucieux d'une sœur aux mutations ardentes et aux changements d'humeur.

«J'écirai, Lulu, ne t'en fais pas, je téléphonerai, je ne vous oublierai pas. Il me faut partir. C'est trop lourd pour moi ici. Mon cher frère que j'ai mal connu, avec qui je n'ai jamais su jouer. Trop âgée pour toi, trop jeune pour moi. Nous avons tout de même un poids commun, quand nous étions secoués par ce vertige des soirées sans mère, qui partait rejoindre sa liberté, et qui noyait son désespoir d'avoir fait un mauvais choix pour sa vie. Tu désertes l'école que tu ne comprends pas, et pars te réfugier dans les champs alentours avec les abeilles. Une autre dimension